

# Seuls devant la télé

Notes prises par Raphaël DORIDANT lors de la  
conférence de **Serge TISSERON**, psychiatre et psychanalyste,  
au «Vaisseau» à Strasbourg, mercredi 21 mars 2007.

**Seuls devant la télé, oui, car beaucoup d'enfants ont aujourd'hui la télé dans leur chambre. Ce que je veux montrer, c'est que même si nous passons peu de temps avec nos enfants, nous pouvons leur apprendre beaucoup de choses pour que, même s'ils sont seuls physiquement devant la télé, ils aient un parent, un frère, une sœur, un enseignant à l'intérieur d'eux-mêmes qui puissent les aider à regarder autrement la télé.**

**Le paysage audiovisuel a beaucoup changé depuis dix ans.** Tout d'abord parce que les images sont aujourd'hui imprévisibles : on ne peut plus prévoir quel type d'images seront vues à l'intérieur de telle tranche horaire. Ce problème deviendra plus important encore quand nous pourrons recevoir 30 ou 40 chaînes sur nos téléphones portables.

Les images sont aussi plus réalistes que par le passé. Les zooms sont plus puissants. Des images d'attentats ou de catastrophes sont achetées à des amateurs, ce qui change notre perception de ces événements. En effet, auparavant, on découvrait les images de la catastrophe en même temps que les images des sauveteurs. Aujourd'hui, nous pouvons voir des corps laissés sans secours, sur des images prises au moment même du drame.

Les images sont encore de plus en plus stressantes. Le numérique permet de dramatiser les images par un montage serré. Il permet aussi de produire des bandes-son beaucoup plus efficaces, qui donnent un pouvoir bien plus grand aux images. Les images présentées aux actualités sont aujourd'hui de véritables petits films à fort impact émotionnel. C'est pire encore avec la fiction car, là, les bandes-son sont construites en mélangeant musique et bruits physiologiques (battements cardiaques, respiration...). On peut facilement faire monter l'angoisse des spectateurs avec ce genre de bandes-son, même quand elles accompagnent des images anodines.

Le nouveau paysage audiovisuel a un quatrième caractère : le pouvoir de créer de la confusion, avec la télé-réalité, apparue en France en 2001. C'est un genre de télévision où il est impossible de savoir si les images montrées sont vraies ou construites. Ses promoteurs ont d'ailleurs dit que ce serait désormais impossible de dire si les images montrées sont scénarisées ou non. Cette confusion s'est accrue depuis deux ans avec les «docufictions», dans lesquels des images actuelles sont artificiellement vieillies, des images virtuelles sont utilisées. Le problème est que les images montrées à la télé ne sont pas sourcées : on ne peut jamais savoir si ces images sont vraies ou non. Il y a aujourd'hui une bataille pour que les images soient sourcées, mais elle se heurte à une grosse résistance des chaînes (qui disent que ce serait trop compliqué) et à une indifférence des politiques. Or, les chaînes ne donneront pas d'elle-même la source des images qu'elles diffusent. Il faudra les y obliger.

**La situation est donc vraiment nouvelle depuis dix ans.** Nous sommes la première génération d'êtres humains à être menacés par les images. Les êtres humains ont inventé les images pour créer du sens. Or, aujourd'hui, elles produisent de plus en plus de confusion.

Tout cela ne représente pourtant que la moitié du problème. Car le nouveau paysage audiovisuel a aussi une autre face. Si les enfants grandissent au milieu d'images plus menaçantes qu'avant, ils ont aussi plus de plus en plus la possibilité de devenir producteurs d'images : dès 4-5 ans, on leur prête l'appareil photo numérique, vers 8-9 ans le téléphone portable. Les enfants sont donc confrontés très vite au problème de la production des images, qui nécessite un choix, une construction, et donc une intention.

Les jeunes enfants appréhendent la photo qu'ils prennent comme le dessin qu'ils font. Quand ils font un dessin, ils choisissent tout : le sujet, la taille, les couleurs... C'est avec cette référence graphique, dans laquelle il choisit tout, que l'enfant va aborder l'image photo et l'image cinématographique. L'enfant s'aperçoit donc très vite que, pas plus que le dessin, ces images ne sont un reflet de la réalité. **Il est donc très important de laisser les enfants prendre des photos et tourner des films très tôt.** Les enfants d'aujourd'hui font l'économie de la croyance aux images comme reflet du monde. Cela peut expliquer pourquoi de nombreux ados regardent le monde à travers leur téléphone portable (ils regardent une cathédrale à travers l'image de leur portable). Il s'agit peut-être d'une auto-éducation à l'image chez ces ados qui ont compris que toute image est une construction.

**Cependant, deux erreurs opposées sont à éviter :**

- **se dire que les jeunes sont complètement victimes des images et qu'il faut les éduquer à l'image pour les sauver.** Non, les jeunes s'auto-éduquent aux images ;
- **croire que les jeunes pourraient seuls prendre du recul face aux images.**

En effet, ces jeunes comprennent que les images sont de pures constructions, mais ils rencontrent des adultes qui croient encore que les images reflètent la réalité (leurs parents ou grands-parents. Et ils peuvent se voir imposer par des plus grands des images fabriquées dont on leur dit qu'elles sont vraies (cas du «happy slapping» : on fabrique une agression qu'on filme, puis on la montre ensuite à de plus petits en les menaçant de leur faire la même chose s'ils n'obéissent pas au chef de la bande).

**Les enfants ont donc besoin de trouver des adultes pour parler des images, de la production des images et des images diffusées.** Tous les enfants parlent beaucoup des images, même ceux qui n'ont pas la télé à la maison. Seulement, si les enfants parlent des images, ce n'est pas pour échanger des points de vue subjectifs, personnels, à leur propos, mais pour se mettre d'accord sur une interprétation commune, sorte de plus petit commun dénominateur, qui devient alors la vérité de ces images. Il y a un effet grégaire très fort parmi les enfants. C'est là où l'adulte peut intervenir pour légitimer les interprétations et les points de vue minoritaires.

**Un aspect très souvent préoccupant pour nous adultes est celui des images violentes et de la violence des images.** Quand on parle d'images violentes, on parle de leur contenu. Il y a, dans beaucoup de pays, dont la France, des classifications qui visent à interdire la vision d'images violentes aux plus jeunes. Cette classification est utile, mais elle ne concerne que la violence explicite des images. Or il existe des images qui n'ont pas de contenu explicitement violent mais qui peuvent faire violence à certains car chacun à sa propre sensibilité à des images qui peuvent renvoyer chez lui à des éléments intimes ou inconscients. Ceci est encore plus vrai pour les enfants.

Il est donc indispensable d'écouter un enfant dire ce qui l'a malmené dans les images qu'il a vues, sans y mettre a priori nos représentations d'adulte.

D'autre part, **si une image malmène un adulte et qu'il est en présence d'un enfant, la moindre des choses est que cet adulte en fasse part à l'enfant,** qui est très sensible aux réactions de l'adulte, y compris et surtout celles qui ne sont pas verbalisées. En effet, l'enfant se cale sur les émotions de l'adulte : si les images ne le malmènent pas lui, mais qu'il sent la malaise de l'adulte, il se sent mal à l'aise à son tour. Inversement, si un enfant est malmené par des images, mais qu'en se tournant vers l'adulte, il le voit calme, il se calme lui aussi. Il est donc essentiel que l'adulte parle de ce que les images lui font. Cela ouvre en outre l'enfant à la prise de distance face aux images quand il réalise que ses réactions peuvent être différentes de celles de l'adulte. Cette expression du ressenti face aux images se fait au moment même de leur diffusion, car un enfant ne peut pas attendre la fin du programme pour reparler de ce que ça lui a fait. Bien sûr, cela interrompt le visionnage de l'émission. mais la télévision n'est pas le cinéma. On va au cinéma pour être ensemble. Mais on regarde la télévision pour parler de ce qu'on voit.

Cet échange sur des images ne doit pas être confondu avec du déchiffrement d'images. c'est un échange émotionnel d'abord, d'autant plus que la télé est aujourd'hui construite pour agir sur nos émotions.

La question de la violence des images se distingue donc de celle des images qui ont un contenu violent, car elle surgit de manière imprévisible, sans que nous sachions pourquoi. La classification des images, pour indispensable qu'elle soit, n'en reste pas moins insuffisante. Parmi les images violentes, il y a les images des actualités, qui sont très regardées par les enfants.

**Tous les enfants sont malmenés par les images violentes et la violence des images**, mais face à cela, ils ne sont pas dénués de moyens. Ils peuvent en parler à un interlocuteur. Les enfants ont envie de parler des images qu'ils voient. Mais certains enfants ne peuvent en parler qu'à partir du moment où ils ont eux-mêmes produit des images. D'autres, à partir du moment où ils ont mimé ou mis en scène ces images violentes ou qui leur ont fait violence.

Les enfants peuvent en effet avoir une relation privilégiée au langage, à l'image ou au jeu corporel.

Pédagogiquement, il vaut mieux ne pas commencer par demander aux enfants de parler de ce qu'ils ont vu, mais d'abord de jouer ces images, ou de produire des images en lien avec celles qui leur ont fait violence, puis d'en parler à l'occasion de ce jeu corporel ou de cette production d'images. Il est important de commencer une séance de jeu de rôle (avec des petits notamment) en expliquant bien les règles : on joue pour de faux pour pouvoir en parler ensuite.

Avec des adolescents, on peut faire quatre groupes :

- un groupe qui fait un jeu de rôle;
- un groupe qui participe à un débat sur ces images qui ont fait violence ;
- un groupe qui filme les deux premiers groupes ;
- un groupe qui réalise un making-off des images filmés.

Tous ces jeunes, qui choisissent librement leur groupe, vont s'y retrouver et bénéficier du dispositif.

L'erreur habituelle est de vouloir passer d'abord et principalement (ou uniquement) par le langage et la verbalisation.

On peut remarquer au passage que des enfants qui ont des compétences en jeu corporel ou en production d'images peuvent légitimement se sentir marginalisés par un système scolaire qui ne reconnaît pas leurs compétences.

A une époque où les images peuvent être si trompeuses, il est nécessaire de les prendre non comme des reflets de la réalité, mais comme des témoignages, c'est-à-dire des points de vue sur un même événement. Cela permet de sortir du risque où l'on se trouve toujours de dire : «c'est vrai» ou : «c'est faux». (Les media mentent, mais mon journal préféré dit vrai)

**Un des dangers les plus importants des images est que le petit enfant est invité très tôt à enkyster des repères identificatoires quand il regarde la télévision.** C'est très préoccupant. En effet, dans les jeux traditionnels, l'enfant passait d'un pôle identificatoire à l'autre en faisant agir, tour à tour, le personnage agresseur, le personnage agressé, le personnage redresseur de torts. Il était donc conduit à imaginer/ressentir les sentiments de ces différents personnages. La télé reprend ces rôles de base (agresseur, agressé, redresseur de torts), mais comme l'enfant est en position de réception quand il regarde un programme pour la jeunesse, il est amené à s'identifier à un seul de ces pôles. Il se fixe alors dès trois ans dans une place d'agresseur, de victime ou de redresseur de torts. Ceci explique qu'aujourd'hui des enfants de cinq ans puissent être violents comme jamais auparavant car ils ont enkyté très tôt une identité d'agresseur, alors qu'auparavant ces identifications se fixaient vers sept ou huit ans.

Les jeux de rôle sont donc particulièrement utiles quand on y joue alternativement l'agresseur et l'agressé, d'autant plus qu'on voit aujourd'hui des enfants refuser d'intervertir les rôles. C'est une conséquence des programmes pour enfants qui sont construits pour la plupart autour de petits scénarios stéréotypés (agresseur-victime-redresseur de torts). La répétition de ces programmes favorisent énormément l'enkyttement précoce de ces identifications.

Le meilleur contre-feu à cela est le jeu de rôle pour les tout-petits, avec alternance des places. Dans ces jeux, les enfants revivent aussi une motricité signifiante, ce qui n'est pas le cas dans les activités sportives encadrées. Les enfants jouent beaucoup moins aujourd'hui avec leur corps (aux gendarmes et aux voleurs par exemple), alors qu'ils en ont beaucoup plus besoin que par le passé du fait de l'importance précoce des images dans leurs vies.

L'émotion suscitée par une image doit être exprimée immédiatement, d'autant plus si l'enfant est petit. C'est essentiel que l'adulte mette des mots justes sur l'émotion que l'enfant perçoit qu'il ressent (colère, tristesse, angoisse, dégoût...).

Jusqu'à 9-10 ans, l'enfant va toujours privilégier les repères familiaux sur les repères télévisuels, à condition que ces repères familiaux soient clairs et que les repères explicites ne soient pas contradictoires avec les repères implicites.

Les enfants sont extrêmement grégaires, et de plus en plus tôt : dès l'âge de cinq ans, aujourd'hui, ils accordent beaucoup d'importance à ce que pense leur groupe de pairs (ce qui se produisait à l'adolescence auparavant).

**La chose essentielle à faire comprendre aux enfants, c'est que chaque personne reçoit une image subjectivement**, qu'il n'y a donc pas d'objectivité s'imposant à tous que l'interprétation commune au groupe de pairs pourrait dégager. C'est amener aussi les enfants à comprendre que les autres n'ont pas forcément la même interprétation du monde qu'eux, ce qui est un enjeu d'éducation à la citoyenneté.

Les enfants demandent sans cesse à revoir les mêmes programmes, à réécouter les mêmes histoires car ils mettent des mois avant de comprendre l'enchaînement des séquences. Ils ne voient pas l'histoire dans sa globalité, mais comme une succession de petites séquences. Les programmes où un personnage utilise des moyens violents pour une bonne cause seront vus comme une suite de scènes violentes par les enfants. Il faut donc faire très attention.

Avant l'âge de 6-7 ans, un enfant ne comprend pas la notion de point de vue. Quand ses parents divorcent, il ne peut pas comprendre le point de vue de l'un et de l'autre. Il faut que l'un de ses parents ait tort et l'autre raison.

notes prises par Raphaël DORIDANT  
lors de la conférence de Serge TISSERON  
Strasbourg, mars 2007

Serge TISSERON

est l'auteur de nombreuses études sur les médias (BD, télévision, photographie, cinéma, publicité,...) et sur les relations jeunes-médias. Il est aussi auteur et dessinateur de bandes dessinées.

Pour en savoir plus sur l'auteur, voir par exemple le site <http://1libertaire.free.fr/tisseron16.html> qui présente une notice biographique, bibliographique et des liens vers des sites sur S.Tisseron.



couverture d'un  
calendrier  
de l'association ESPOIR